

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Les Lendemain

Caro, Elme-Marie

Paris, 1895

Marianne

urn:nbn:de:hbz:5:1-24594

MARIANNE

(CONTE)

Elle se lamentait seule, un soir, toute en larmes, au coin de son feu, où deux maigres tisons agonisaient dans les cendres, tandis que soufflait au dehors, sous les portes mal jointes, par les fentes des volets, l'aigre bise d'hiver. Elle était orpheline, très pauvre, et la vieille maison de famille, son unique et dernier asile, allait être vendue à la requête des créanciers de son père, un tendre et doux rêveur, inhabile aux choses de la vie, que sa lutte impuissante contre la misère et le chagrin avait conduit prématurément au cimetière, où sa femme

déjà l'avait précédé. Il y avait deux mois à peine que Marianne avait conduit le deuil de son père, assaillie dès le lendemain par toutes les affres du dénûment et les humiliations de la pauvreté. Qu'allait-elle devenir seule et sans ressources?

Son unique frère, simple lieutenant de chasseurs, n'avait que sa solde, bien insuffisante pour ses goûts de luxe et de plaisirs; elle n'ignorait pas qu'il avait déjà contracté des dettes et ne pouvait lui être d'aucun secours.

Et devant elle, pour toute perspective, se dressait, entr'ouverte et menaçante, la grille noire d'un couvent, seul refuge offert à sa détresse. Lui faudrait-il donc enfouir dans cette existence recluse, plus triste que la mort, la jeunesse de ses vingt ans, sa beauté, cette flamme impatiente de vie que le malheur n'avait point éteinte encore? elle pleurerait et sanglotait; des murmures de révolte et de désespoir tuaient la prière en son

cœur, car à quoi bon prier, pensait-elle, quand Dieu reste sourd ?

Et tandis qu'elle frissonnait dans ses minces vêtements de deuil, près du foyer refroidi, la petite lampe qui éclairait languissamment sa douloureuse veillée vacilla quelques instants, puis s'éteignit tout à coup faute d'huile.

Et dans l'envahissement des ténèbres, ses noirs soucis prirent un éclat nouveau et tournoyèrent, pressés et sinistres, dans son esprit comme de grands oiseaux de nuit aux griffes acérées; l'assaut en fut tel que ses forces défaillirent et qu'elle tomba en un lourd sommeil d'angoisse, voisin de l'anéantissement.

Et voilà qu'en ce sommeil elle se vit enveloppée d'une soudaine clarté, et un être mystérieux lui apparut parmi de grandes flammes entrecroisées et de couleurs changeantes, rouges, bleues, vertes, dont l'insoutenable éclat l'aveuglait, pareil à l'éclat

des rayons du soleil, et l'empêchait de distinguer les traits de l'étranger. Elle entendit alors son nom, « Marianne », prononcé par une voix dont le timbre ébranla et charma ses nerfs comme l'appel d'une musique guerrière.

— Marianne, dit l'inconnu, j'ai entendu tes pleurs, tes justes plaintes, et, touché de ta peine, je viens à ton aide. Si tu le veux, à l'avenir, tous tes souhaits seront accomplis, chacun de tes désirs, à peine formulé, sera exaucé. Le veux-tu?

Marianne tremblait de surprise et de joie :

— Que ferai-je pour cela? dit-elle prudemment. Je ne veux pas livrer le salut de mon âme.

Du sein de la gerbe de flammes chatoyantes qui se balançaient, ondulaient, roulaient en volutes étincelantes, la voix répondit :

— Nul n'aura de droits sur ton âme que toi-même; le pouvoir surnaturel que je

mets à la merci de tes désirs est sans action sur les âmes, qui restent toujours seules maîtresses de leur volonté. Ton empire ne s'exercera que sur les événements et les choses. Dis si tu acceptes.

— Mais, reprit-elle, vaguement effrayée de ce don surnaturel qui ferait d'elle un être à part, à jamais dépareillé, pourrai-je être aimée ?

— Tu le pourras; prends garde seulement à bien placer ton cœur, car, je te le répète, les âmes et les volontés n'appartiennent qu'à elles-mêmes; à l'égard des créatures, douées de raison, ta condition sera celle de tout le monde, ni meilleure ni pire.

Et l'apparition, lisant un timide acquiescement au fond de l'âme troublée de Marianne, s'évanouit dans les lourdes ténèbres retombées.

Quand elle s'éveilla, les événements de la nuit se retracèrent dans l'esprit de Marianne

comme un rêve, à jamais dissipé; elle soupira de regret, car toutes ses inquiétudes, tous ses chagrins lui étaient redevenus présents; c'était ce jour même qu'on devait apposer les affiches de vente sur la maison de son père.

— Si seulement, pensait-elle, je pouvais attendrir nos créanciers, les faire patienter encore! Qui sait si quelque secours inattendu ne nous viendrait pas de quelque part!

Et, dans son cœur, elle souhaitait un événement extraordinaire, impossible à prévoir, à imaginer, qui viendrait la tirer de la dure extrémité où elle se trouvait acculée, afin qu'elle pût pleurer en paix ses morts. Et comme à ce moment la cloche tintait pour la seconde fois à la porte, parce que la servante, mal payée et mécontente, négligeait son ouvrage et ne se hâtait pas d'ouvrir, elle y alla elle-même avec ses yeux rougis, ses joues marbrées et le désordre matinal de ses cheveux. Elle vit en face

d'elle maître Dubac, le notaire, qui lui prit affectueusement la main, et, entrant dans le pauvre salon vide de tous ses meubles, avec si grande joie qu'il en bredouillait, lui annonça qu'elle héritait de plusieurs centaines de mille francs, legs d'une vieille parente, morte à l'étranger, et dont elle ignorait presque l'existence.

Dans le saisissement de la surprise et de la joie, avec une sorte d'effroi de cet étonnant accomplissement de ses désirs, Marianne demeurait muette, et le notaire, plein d'admiration, trouva qu'elle montrait beaucoup de dignité en un si rare coup de fortune. Le premier soin de Marianne, après avoir grandement remercié Dieu dans son cœur, fut de payer les dettes de famille, y compris celles de son frère, avec qui elle partagea joyeusement son héritage, car elle était par nature bonne et généreuse. A partir de ce jour, elle jouit d'une prospérité sans nuage, et tous

ses désirs s'accomplissaient merveilleusement.

*
* *

Or, il arriva qu'ayant été invitée dans un château voisin, elle y fit rencontre d'un jeune gentilhomme de grand air et de belle tournure, dont l'esprit et les manières lui plurent extrêmement, si bien qu'aussitôt qu'elle le vit, elle souhaita d'être plus jolie, aimable et séduisante que toutes les autres femmes, afin qu'il la remarquât et l'aimât. Et la force de son désir fut telle, que sa beauté et son charme en reçurent un éclat surprenant, et comme celui qu'elle voulait conquérir avait alors le cœur inoccupé et les yeux bien ouverts, il ne put faire autrement que d'être ébloui tout d'abord, attiré, retenu, et bientôt touché du plus violent amour.

Il avait une nature à ne point supporter

d'obstacle et allait toujours droit où le menait sa fantaisie. Sa naissance, sa fortune égalaient celle de Marianne, qui, d'ailleurs, était trop éprise pour discuter des points de si peu d'importance, et le mariage eut lieu dans les délais raisonnables.

Marianne était heureuse; ses moindres fantaisies s'accomplissaient comme par miracle, tout lui réussissait sans qu'elle fît pour cela le plus léger effort, sans que sa volonté même se donnât la peine de vouloir, et elle trouvait une molle douceur à cet entier abandon aux mains du hasard complaisant et docile. Il est juste d'avouer qu'elle n'usait guère du don mystérieux qui était en elle qu'au profit des autres.

C'est ainsi que son mari, grand chasseur et tireur médiocre, abattait plus de gibier que personne, et triomphait chaque soir au tableau, à la grande surprise de ceux qui s'étaient souvent égayés de sa maladresse. Il semblait que les perdreaux et les lièvres

se donnassent le mot pour venir se mettre au bout de son fusil. Il avait pris lui-même une haute idée de son adresse et s'en vantait sans modestie. Les champs de son domaine donnaient aussi plus de blé que ceux du voisinage, ses bois poussaient magnifiquement, toutes ses entreprises tournaient au mieux, car Marianne, qui idolâtrait son mari et n'aimait rien tant que de le voir satisfait, portait sa pensée et ses vœux sur toutes les choses qui l'intéressaient. Ainsi la fortune leur souriait en tout et leur prospérité s'accroissait de jour en jour.

Une seule chose peinait Marianne, quoi qu'elle fit, elle ne pouvait empêcher son mari d'être parfois sombre et ennuyé, car son caractère était inégal, changeant, et il ne prenait aucun souci de le réformer, estimant que c'était aux autres, à sa femme surtout, de le distraire et de lui fournir des raisons de se trouver content. Et tout le désir qu'avait Marianne de le trouver

heureux échouait contre l'inertie de son mari.

Son frère aussi lui donnait quelque tourment; il était dissipé et joueur, et n'avait pas tardé à compromettre gravement sa fortune. Plusieurs fois, Marianne lui était venue en aide, mais son mari s'était lassé et lui avait intimé la défense de faire aucun sacrifice nouveau en faveur de cet incorrigible pécheur.

En sorte que, le jeune dissipateur s'étant trouvé dans un pressant besoin d'argent, elle en fut réduite à souhaiter que quelque événement imprévu vînt le tirer d'affaire; aussitôt une des obligations qu'il possédait encore gagna une somme importante dans un des tirages de la Ville; mais tous les soupirs et les vœux de la pauvre Marianne ne purent jamais obtenir qu'il cessât de jouer.

Elle avait désiré des enfants, un garçon et une fille; ils étaient beaux et robustes;

bien qu'elle fût inexpérimentée et les soumit à une hygiène douteuse, ils poussaient comme des plantes vivaces que n'atteignent pas les intempéries des saisons. Mais contre leurs défauts naissants, elle était aussi désarmée que peut l'être toute autre mère.

Plusieurs années avaient passé, et Marianne voyait avec chagrin son mari de plus en plus abandonné à son humeur morose, et la réussite infailible de ses affaires entretenait encore son ennui, car les choses si aisément acquises cessaient d'avoir du prix à ses yeux, et Marianne n'avait jamais l'énergie de le laisser subir quelques déboires. En vain avait-elle essayé de s'opposer, par une prudente habileté, à quelqu'un de ses desseins ; au moindre pli de son front, à la moindre impatience, le courage lui manquait, et elle se hâtait d'unir ses désirs à ceux de son mari. Elle avait elle-même désappris à vouloir avec

force et avec suite, ayant abandonné l'exercice de sa volonté depuis qu'il lui suffisait de souhaiter quelque bien pour aussitôt l'obtenir.

Elle avait essayé d'entraîner son mari en quelques voyages, et y avait réussi, bien qu'il ne les aimât pas ; mais ni dans les pays qu'ils visitaient, ni à Paris où ils passaient les hivers, il ne trouvait assez de plaisir pour chasser longtemps l'ennui qui le rongait. Et Marianne s'inquiétait, et son inquiétude devint de l'angoisse lorsqu'elle s'aperçut que l'ennui et l'oisiveté le poussaient vers la société des femmes légères et qu'il fréquentait les lieux de plaisirs où ne vont pas les femmes de bonnes mœurs. En vain, par l'effort passionné et toujours tendu du désir arrivait-elle à être en toute rencontre la plus belle et la plus désirable du monde, il ne la regardait plus, et son cœur inconstant se détachait d'elle chaque jour.

Elle sut un jour qu'il la trompait avec une fille de café-concert, célèbre pour sa beauté provocante et la perfection de ses formes. Le désespoir de Marianne fut tel qu'elle faillit expirer sur le coup ; elle pleura, sanglota, accabla de reproches l'infidèle et ne réussit qu'à l'irriter et le rendre dur et brutal envers elle. Alors, dans l'indignation et la folie de sa fureur jalouse, elle souhaita que cette femme, son indigne rivale, devînt laide, hideuse et rebutante, de façon qu'elle subît à son tour l'abandon et le mépris de son amant.

Le lendemain, un journal lui apprit que la malheureuse avait eu le visage, la poitrine et les bras brûlés par une explosion d'essence enflammée, qu'elle serait à jamais défigurée et hors d'état de reparaitre aux yeux du public.

Elle resta pétrifiée d'horreur, et de terribles remords l'assaillirent ; le monstrueux visage de celle qu'elle nommait maintenant

sa victime, hanta ses insomnies et la poursuivit dans le sommeil.

Pour calmer un peu ses remords, elle aurait voulu que son mari assurât largement l'avenir de cette femme, mais il se contenta de lui envoyer quelque argent, disant qu'il avait fait pour elle de grandes folies déjà, qu'elle possédait une fortune suffisante pour la mettre à l'abri du besoin; il railla Marianne de cette sensibilité inattendue pour une personne qu'elle avait si violemment exécrée, et quand sa femme essaya de lui révéler la part mystérieuse qu'elle avait eue à l'horrible catastrophe et son repentir, il haussa les épaules, ne voulut rien entendre et l'engagea à se faire doucher au plus vite.

Elle garda son remords avec l'horreur secrète d'elle-même, la défiance du moindre mouvement de son âme, de la plus fugitive pensée, dans le tremblement du mal qu'elle pouvait faire presque à son insu, sous

l'impulsion irréfléchie de quelque sentiment vif. Et sa désolation devint si grande qu'elle en vint à souhaiter, quoi qu'il pût en résulter pour elle, que sa victime recouvrât sa beauté et ses charmes, ce qui se produisit, en effet, contre toute vraisemblance et malgré le verdict savant des médecins.

Si sa conscience alors trouva quelque apaisement, la joie, pourtant, ni la paix ne rentrèrent en son âme, car elle fut bientôt informée que son mari avait contracté une nouvelle liaison avec une femme de son monde, point jeune, ni belle, ni douée d'aucun attrait qui justifiât sa conquête, sauf celui de la nouveauté. Elle eut à subir le triomphe insolent de sa rivale, l'indifférence lassée de son mari, et sa fierté souffrit presque à l'égal de son cœur, toujours épris en dépit d'elle-même, car elle ne réussissait ni à rattacher l'infidèle ni à se détacher de lui, et le don merveilleux

qui mettait à sa portée tous les biens, sauf le seul qui valût à ses yeux la peine de vivre, lui parut une amère et navrante ironie.

Elle connut tous les égarements de la jalousie, toutes les fureurs déchirantes de l'abandon, l'abattement et le mépris désespéré; des tentations de vengeance rôdaient en elle, la remplissaient d'épouvante. Elle se fuyait, s'expropriait d'elle-même, n'osant ni penser, ni aimer, ni pleurer, car pensées, amour et pleurs se tournaient en haine, une haine qui revêtait des couleurs de sang; il y avait des instants où la mort lui eût paru un châtiment trop doux pour les coupables, et pourtant le crime la faisait frissonner de dégoût et d'horreur.

Alors, par crainte qu'un désir homicide ne vînt quelque jour surprendre sa volonté, avec un grand mépris des faux biens de ce monde, luxe, vanités, fortune, tous plaisirs de cendre dont elle avait goûté

la menteuse saveur, elle se détourna de la vie et souhaita de mourir.

Ce fut son dernier vœu. La fièvre la prit, la coucha dans la tombe avec son faible cœur impuissant, inassouvi d'amour, enfin reposé.

OU L'ON ARRIVE...

Le corbillard, sous l'averse froide, s'avancait cahotant à travers les longues avenues détrempées. Sur le siège, le cocher ramassé, tendant le dos à la rude giboulée, activait nerveusement son attelage qui finit par prendre le trot, et la bière, sous le maigre drap noir des pauvres, fut alors secouée de telle façon qu'on entendait le heurt du coffre de sapin contre les parois du corbillard, — un bruit sec qui faisait penser à des ossements entrechoqués. Pas de prêtre ouvrant la marche, pas de cortège à la suite ; seul, un vieillard marchait,